

Focus sur une école: La Cambre,
par Alain Lorfèvre

Souvent résumé à l'intitulé de « La Cambre » ou, au mieux, de « L'École d'Animation de La Cambre », l'Atelier de Cinématographie Expérimentale d'Animation de l'École Nationale Supérieure des Arts Visuels de La Cambre (ENSAV) est l'un des fleurons de l'enseignement artistique en Belgique et, plus particulièrement, en Communauté française. En 1985, selon le souvenir de Philippe Moins, codirecteur du Festival Anima, la philosophie de l'ENSAV de la Cambre et de son Atelier de production était ainsi résumée par Robert Wolski, son chef d'atelier : « Nous mettons cinq ans à former de parfaits autodidactes. » Avec Gaston Roch et Guy Pirotte, qui y enseigne depuis 1980, Robert Wolski incarne la pédagogie de La Cambre, que rappelle Guy Pirotte : « Robert et Gaston cherchaient à confronter les étudiants à leur propre expérience. Le principe était de les amener à découvrir eux-mêmes leur style et leur technique. On les a toujours laissés un peu libres. Nous voulions les laisser à leur propre réflexion. » Florence Henrard se souvient du discours de Robert Wolski le jour où elle a été admise : « Il nous a dit : La Cambre c'est la meilleure école d'animation autodidacte au monde. »

Si la méthode a pu déstabiliser des étudiants peu habitués à tant de latitude, elle en a surtout séduit plus d'un, Stéphane Aubier en premier : « J'étais mieux à La Cambre parce que c'était plus axé sur l'animation et l'illustration, et plus libre, aussi ». Corinne Kuyl, qui entrera à La Cambre un an après que Vincent et Stéphane l'ont quittée, se rappelle : « Tout était fait pour qu'on puisse s'imaginer un univers créatif propre. Quelque chose qui m'a marquée, moi qui avais tellement détesté mes études secondaires pour leur côté scolaire, c'est que, là, la pression venait de nos envies et de l'énergie qu'il y avait dans l'école. » L'émulation est déterminante, comme le rappelle Thierry Gilet, aujourd'hui enseignant à La Cambre : « Quand les rushes de nos travaux revenaient du labo, on les découvrait collectivement. On voyait le travail des uns et des autres. C'était stimulant. » Florence Henrard se souvient que « tout s'est débloqué le jour où j'ai compris que je ne *devais* pas faire un film mais que je *voulais* faire un film ». Dès l'accueil, souligne encore Corinne Kuyl, le ton était donné : « Pierre Lucas, un des animateurs de l'atelier, nous a dit « Je vais vous tutoyer et vous pouvez me tutoyer. Le jour où je vous vouvoie, c'est qu'il y a un problème... »

Mais chaque médaille à son revers. Benoît Marcandella, qui entra à La Cambre en 1983 et y resta huit ans, estime que « on n'y recevait absolument aucune base théorique ». Corinne Kuyl reconnaît que, étant sortie de La Cambre, elle découvre qu'« il y avait des bases qu'on ne nous avait pas données ». Benoît Marcandella considère même que l'équipe enseignante pouvait « favoriser certains à un point outrancier, parfois à bon escient, parfois de manière incompréhensible ». Eric Blésin, qui travaillera plus tard avec Vincent et Stéphane, nuance : « On manquait parfois un peu de retour critique des professeurs, même s'il ne tenait qu'à nous d'aller le chercher. On pouvait toujours aller les trouver pour discuter du fond et de la forme. Mais eux ne le faisait pas toujours. » « Les profs étaient les assistants des étudiants, observe Philippe Moins. L'idée n'était pas d'apprendre aux gens à développer un métier mais à développer leurs envies artistiques. » Corinne Kuyl et Florence Henrard partagent l'analyse : « Il y avait beaucoup de choses riches à piocher, mais il fallait aller les chercher. Selon les personnalités, on pouvait faire des choses intéressantes ou ne rien faire. » « Soit tu trouvais tes propres solutions et tu continuais, soit tu arrêtais », résume Kim Keukeleire.

Pour cerner la philosophie particulière de l'ENSAV-La Cambre qui a permis d'y faire éclore de nombreux talents, il faut se souvenir de ses origines. Avant-guerre, l'architecte et peintre Henri Van de Velde, inspiré par la pédagogie mise en œuvre au Bauhaus allemand, imagine un lieu d'enseignement artistique associant théorie et pratique afin d'y stimuler la créativité. Ce qui est alors baptisé Institut des Arts Décoratifs est inauguré en 1926 dans l'écrin de l'Abbaye de La Cambre, au cœur de Bruxelles. Trente ans plus tard, Luc

Haesaerts y crée un cours de cinéma documentaire expérimental, qui devient rapidement l'une des premières écoles de cinéma belges, sous le nom d'Institut du Cinéma. Lorsque l'INSAS, appelé à la renommée que l'on sait, voit le jour en 1962, le cinéaste polonais et ancien étudiant de La Cambre Robert Wolski a l'idée de convertir l'Institut du Cinéma de La Cambre en Atelier de Cinématographie Expérimentale d'Animation, dont la spécificité est en plein accord avec la vocation de ce qui est devenu entretemps l'Ecole Nationale Supérieure des Arts Visuels de La Cambre.

Devenu responsable de l'Atelier, Robert Wolski s'adjoint en 1964 les services pédagogiques, entre autres, de Gaston Roch, lui-même ancien étudiant de l'ENSAV, qui a présenté comme travail de fin d'études un film d'animation. Né à Montignies-sur-Sambre en 1918, Gaston Roch est un diplômé tardif. Mobilisé à 22 ans, il fut grièvement blessé lors de l'invasion allemande, en mai 1940. Fils d'un musicien amateur ayant étudié le dessin en cours du soir, Gaston Roch s'inscrit alors au cours de gravure de Joris Minne à La Cambre. Mais, faute de moyens financiers, il interrompt ses études après deux ans. Ayant créé une agence de reportage photographique avec son frère, Gaston Roch présentera durant l'Exposition universelle de Bruxelles de 1958 un atelier sur la xylogravure. A l'occasion de celui-ci, il revoit Joris Minne, qui l'encourage à reprendre ses études. Retournant à l'atelier de La Cambre, il découvre celui, voisin, de Cinématographie expérimentale. C'est une révélation. Gaston Roch imagine alors de présenter comme travail de fin d'études un court métrage d'animation de 6 minutes, *Vérité*. Ce film, aujourd'hui disparu, vaut à Gaston Roch un prix au Festival d'Anvers en 1962.

Vérité était une ode à la tolérance et à la liberté. Gaston Roch respectera ce crédo durant sa carrière pédagogique : il ne concevait pas l'enseignement comme une doctrine, mais comme un accompagnement. Dans la continuité de la philosophie originelle de La Cambre, il encourage ses élèves à développer leur créativité et se contente de mettre à leur service ses connaissances et son expérience – qui resteront toute sa vie en perpétuelle évolution. Promoteur et défenseur du cinéma d'animation, il fut un passeur. Dans des séances devenues légendaires, il présenta quantité de films d'animation, notamment ceux de l'Office national du film du Canada (ONF), obtenus avec l'aide du service culturel de l'Ambassade du Canada : il révéla en ces occasions tous les champs du cinéma d'animation à des étudiants aux références encore souvent très limitées, en des temps où l'accès aux œuvres alternatives était extrêmement réduit, sinon inexistant. En 1979, la durée des études à l'ENSAV-La Cambre passera de quatre à cinq ans. L'enseignement est réparti en deux cycles, le premier de trois ans, durant lequel les étudiants effectuent deux stages dans les ateliers de leur choix, le second de deux. Le programme pédagogique combine un ensemble de cours théoriques et la réalisation de plusieurs courts métrages par les étudiants.

L'un des premiers élèves de Robert Wolski et Gaston Roch fut Guy Pirotte. Ce dernier, entré en 1964 à l'Ecole de La Cambre pour y étudier la photographie, fit partie de la deuxième année de promotion de l'Atelier de Cinématographie Expérimentale d'Animation. Lorsqu'il en sort en 1969, toute l'Ecole est consacrée au cinéma d'animation. Sur le modèle de ses « pères spirituels en animation et en enseignement », comme il les appelle, Guy Pirotte développe dès ses années d'études une œuvre à caractère expérimental. Lorsqu'il deviendra à son tour enseignant au sein de l'Atelier d'Animation de La Cambre, il jouera à son tour un rôle déterminant en créant l'Atelier de Production de La Cambre, concrétisant une idée qu'il avait eue avec d'autres étudiants dès 1968 : la création d'un atelier de production, sur le modèle de ceux de l'IAD et de l'INSAS, afin de donner aux étudiants les moyens de mener à terme leurs projets. « Pour vous donner une idée, cette année-là, faute de cellulose, j'avais animé un film sur papier pelure ! On y voyait un geste expérimental, mais c'était surtout une question purement matérielle... On coloriait les dessins au simple marqueur. »

Lorsque Guy Pirotte revient à La Cambre comme enseignant, Robert Wolski lui dit : « Tu te souviens de tes idées de 68 ? Voilà : tu n'as qu'à les mettre en pratique. » L'Atelier de Production de La Cambre, fondé en

1981, offre un soutien financier aux étudiants, leur permettant de structurer la production de leurs travaux d'études et d'avoir un accès à la promotion, à la diffusion et à la distribution. Pour chacun de leurs projets, les étudiants doivent remettre un story-board minuté. En fonction de la technique choisie, l'équipe enseignante établit avec eux un budget précis. Chaque étudiant reçoit le matériel adéquat (cellulos, gouache, plastique,...), financé grâce au soutien de la Communauté française de Belgique. Le niveau des films réalisés par les étudiants évoluera sensiblement. Ces derniers commencent à se faire remarquer dans les festivals. Pierre Dalla Palma et Pierre Haelterman seront primés au Festival du film de Bruxelles en 1983, bientôt suivis par Rémy Belvaux avec « Le Roux et le Noir » (1986). L'émulation stimule les imaginations et les ambitions.

En 1988, un quart de siècle après la création de l'Atelier de Cinématographie Expérimentale d'Animation, moins d'une décennie après la mise en place de l'Atelier de Production, Kim Keukeleire, Guionne Leroy, Stéphane Aubier et Vincent Patar entament leurs études à La Cambre. C'est une génération charnière qui bénéficie à plein des infrastructures développées et rôdées par leurs aînés. Les figures tutélaires enseignent encore. « On a eu les dernières années de cours avec Gaston Roch qui nous montrait les films 16 mm de l'Office National du film canadien. Il expliquait les techniques de McLaren, de Caroline Leaf,... » se souvient Stéphane Aubier. « Gaston fut très actif. Il a fait une promotion énorme de l'animation au fil des ans. Il organisa un festival à l'Université Libre de Bruxelles, des projections au Palais des Beaux-Arts, courait partout en Wallonie avec des films... » rappelle Guy Pirotte.

Si la présence de Robert Wolski se fait de plus en plus rare à l'intérieur des murs à l'orée des années 90 - « Moins je suis là, moins j'ai de tracas » disait-il – son influence aurait toujours été déterminante sur les étudiants. Guy Pirotte, encore: « Robert était fantasque, c'était le règne de l'imagination. Il intervenait peu, mais lorsqu'il faisait une intervention, on ne l'oubliait pas.» « Robert, tout d'un coup donnait un conseil, mais le gros conseil, celui dont on se souvient toute sa vie » complète Thierry Gillet. « On allait discuter de scénario pendant vingt minutes avec lui et ça nous foutait un coup de fouet, cela nous ouvrait des portes, même s'il ne nous donnait pas de solution directe », se souvient Eric Blésin. Les conseils pouvaient parfois prendre un tour inattendu, comme l'évoque Corinne Kuyt : « On le voyait "au café". Lorsqu'on remettait notre scénario, on allait en discuter avec lui. J'avais donc été boire un verre avec lui au *Simplon*, selon la tradition. Il était en retard et quand il est arrivé, il commence à raconter une histoire de souris coincée dans son moteur de voiture. C'était invraisemblable, ça n'en finissait pas, mais c'était captivant. En réalité, il m'a donné une leçon de l'art de tenir en haleine son public avec des petits riens. C'est ce qui m'a motivé à conter des histoires. »

Leçon retenue : durant la décennie décisive des années 85-95, marquée par un virage technique fondamental, les étudiants de La Cambre portent la renommée de La Cambre vers les horizons les plus lointains.

Alain Lorfèvre dans *Destins animés*, Patar Aubier et cie, Wallonie Bruxelles International 2011
© Alain Lorfèvre